



Loin des clichés et d'une simple nostalgie, le documentariste Emmanuel Graff s'est penché sur les coulisses des usines de la sidérurgie et des mines. Entre solidarité, entraide, débrouille, la fauche et la bricole. Le film *L'usine secrète* revient sur les agissements d'une génération d'ouvrier·ère·s en France et au Luxembourg.

Emmanuel Graff est documentariste spécialisé dans le monde ouvrier de la Grande Région. Dans un troisième documentaire qui sera diffusé dans le cadre des festivités d'Esch 2022, le réalisateur se penche sur les dessous et les interdits dans les usines et les mines. Des rencontres émouvantes avec les ouvrier·ère·s des anciennes et nouvelles générations qui racontent des histoires qu'ils n'ont parfois jamais racontées à leur propre famille.

Avec une carrière de plus de trente ans dédiés aux documentaires, Emmanuel Graff essaie sans cesse de renouveler l'exercice avec un point de vue différent. Plus on avance dans le temps, plus les témoins disparaissent et le documentaire devient alors une nostalgie complètement dépassée qui n'est alors plus comprise que par ceux qui l'ont vécue. Comment trouver l'angle pour que ceux et celles qui ne sont pas concerné·e·s puissent s'intéresser à un sujet qui a priori paraît poussiéreux et historique ? Comment rendre les ouvrier·ère·s de l'époque familier et proches de nous ? Le documentariste pensait avoir fait le tour du sujet. « Mais l'idée me trottait toujours dans la tête de pouvoir parler des interdits et de tout ce qui était fait secrètement dans l'usine », raconte-t-il lors d'un passage récent à Belval.

Emmanuel Graff est originaire de la région de Thionville, mais son intérêt pour le monde ouvrier n'a rien à voir avec ses racines familiales : « Ma famille étaient des petits artisans, des fonctionnaires. Mon hypothèse c'était que ne pas venir de ce milieu a justement attisé ma curiosité car j'ai vécu au milieu de tout ça, mais je n'en avais pas les clés. » Entouré de travailleur·euse·s d'usines, s'il ne connaît pas ce monde-là, il le côtoie forcément indirectement. Pour approcher les ouvrier·ère·s dans le cadre de ses entretiens pour ses différents documentaires, il a fait appel à son réseau.

« Ils me parlaient de choses que je n'avais jamais entendues. Les interdits, les fêtes, les choses cachées. »

Emmanuel Graff, documentariste

Un secteur décimé



C'est en 1991 que son intérêt pour le monde ouvrier commence. Il filme la fermeture de l'usine d'Uckange, juste à côté de chez lui. Il prend sa caméra et filme « un peu par hasard », alors qu'il était venu faire un film en Lorraine. L'événement était particulièrement violent pour lui : « Il était impensable que l'usine ferme », se souvient-il. C'est avec ses clichés et autres idées préconçues qu'il arrive pour filmer les ouvrier·ère·s, qu'il pense être un monde viril, soudé et solidaire. Il se retrouve confronté au monde des ouvrier·ère·s qui ne cadrerait pas du tout avec le mythe qu'il s'en faisait. « Ils me parlaient de choses que je n'avais jamais entendues. Les interdits, les fêtes, les choses cachées. J'ai donc fait un film grand public sur la fermeture d'usine, mais avec des sous-thèmes dont je ne savais pas quoi faire ».

Trente ans plus tard, l'idée est restée sur les zones grises dans les usines : « On y racontait déjà il y a 30 ans des histoires de "chasse aux lapins" à l'usine, de fabriques d'objets pendant les heures de travail, de réparation d'outils, de fauches. Quelqu'un m'a dit que ça serait en fait une bonne idée de raconter tout ça, de mettre en lumière autrement, que les nouvelles générations redécouvrent leur père ou leur grand-père d'une autre façon », raconte Emmanuel Graff. Lui qui croyait que le film serait infaisable s'aperçoit que dans les autres documentaires et travaux de sociologues le thème est rapidement évoqué. Lui veut creuser le

sujet et en faire le thème principal de son film. Il se dit alors qu'il sera difficile de faire parler ses interlocuteur·rice·s sur les secrets et les interdits des usines, mais ses premiers essais sont concluants : « J'ai posé ma caméra comme je le fais toujours pour des essais, mais ce sont finalement des interviews que j'ai gardées car les gens étaient enchantés de parler de ça. Pour eux ce sont de bons souvenirs, cela leur permet de se rappeler leur jeunesse et le bon temps qu'ils ont passé là-bas. »

Le film présente ainsi une série de vidéos d'archives et d'interviews de générations d'ouvrier·ère·s, parfois de la même famille. « C'est le fils qui reprend le flambeau avec fierté, alors que le père porte la fermeture des usines sur son dos. Mais non, lui est fier de travailler dans ce secteur », explique le réalisateur. Les archives, il les connaît bien puisqu'il fouille dans celles d'Arcelor depuis 20 ans, ainsi que dans les archives de Florange, avec une facilité déconcertante. « Je n'y croyais pas, j'étais étonné, j'ai pu filmer tout ce que je voulais, sans restriction. Il me fallait des transitions pour montrer les différentes temporalités. »



© privat

Une fois qu'Esch 2022 a été intéressée par le thème, Emmanuel Graff a trouvé pertinent de réaliser un film transfrontalier et d'ouvrir sa problématique sur la Grande Région, d'autant que les ouvrier·ère·s migrent sur différents sites, qu'importe le pays. Les frontières sont ainsi toutes relatives pour eux·elles et les équipes sont naturellement internationales. Le documentariste a donc ainsi posé pour la première fois sa caméra au Luxembourg, un univers familier à celui de Lorraine. « Dans le film il y a beaucoup d'anecdotes où l'on montre que l'usine secrète existait des deux côtés, quand les managers luxembourgeois glissaient des outils dans les coffres des ouvriers par exemple », raconte-t-il.

Remise en question de l'autonomie ouvrière

En affinant le thème, Emmanuel Graff a continué d'aborder le sujet en interrogeant les nouvelles générations, pour aller plus loin que la simple nostalgie, et se rendre compte à quel point les changements sont intervenus dans la remise en question de l'autonomie ouvrière. C'est dans les années 80 que l'organisation de travail a changé, que les fermetures d'usine ont commencé, que le style managérial a évolué. Les équipes se réduisent, la technologie arrive et la place de l'humain est amoindrie. C'est ainsi que l'usine secrète a peu à peu disparu.

Concrètement, Emmanuel Graff évoque dans son film tout un système de récupération de matériaux : sur certains sites les chutes sont entreposées à un endroit et il est officiellement possible de se servir, dans d'autres la récupération est tolérée. « Certains chefs faisaient faire des objets par les ouvriers, sur leur temps de travail, mais pour leur usage personnel. Des laminoirs ou convertisseurs miniatures, des travaux de commande officieux mais connus de tous », raconte-t-il. Tout dépendait de son poste et de son chef. Mais en plus de la récupération, on peut aussi parler de vols. Fabriquer un objet sur place est une chose, mais encore faut-il pouvoir le sortir hors de l'usine, le plus discrètement possible : « Parfois ils devaient couper l'objet en deux pour le mettre discrètement dans leur voiture. Tout le monde savait, même si c'était interdit, mais personne ne disait rien. C'est pour cela que l'usine secrète n'était jamais explicitée, on n'en parlait pas. »

D'un côté ou de l'autre de la frontière, les techniques étaient différentes, « il fallait contourner autrement les chefs », sauf dans les mines. « Dans les mines c'était un autre monde, encore plus unifié. Dans les usines, ça dépendait énormément des sites. Ce qui casse un peu le mythe de la grande fraternité ouvrière, car les sites étaient très différents et très indépendants les uns des autres. On l'a vu lors des grandes fermetures d'usines en Lorraines, les sites voisins étaient très peu présents pour manifester », se rappelle-t-il.



© Jean-Marc Rohmer



© Jean-Marc Rohmer



© Jean-Marc Rohmer

De grands changements se sont opérés au cours des années 90 et 2000, le contrôle à l'aide d'outils électronique, les emails, les badges, le début du controlling moderne où tout est monitoré, où l'on peut remonter à l'auteur de toute erreur humaine. « Avant tout tournait autour de l'équipe. Aujourd'hui les équipes sont plus petites, plus mobiles, elles ont finalement été désagrégées et elles n'ont plus le temps d'être soudées. Il n'y a plus de cantine qui sont des endroits pour discuter, on n'a plus de temps d'échanger sur des sujets professionnels ou privés qui permettent aux gens d'être soudés », observe Emmanuel Graff.

Pourtant les jeunes générations sont en général contentes de travailler pour ce secteur, mais trouvent leur satisfaction ailleurs. « Mais eux ne connaissent rien à l'usine secrète et tombent en général des nues quand ils découvrent ce qui se faisait du temps de leur père ou grand-père. J'ai trouvé peu de témoignages très négatifs. Il y a quelques jeunes qui ont été mis dans la confiance par les anciennes générations et regrettent que ça ait disparu. » Une autonomie, racontée avec humour, qui ne se retrouve plus aujourd'hui. Pour que les souvenirs prennent vie dans le film et perdurent au-delà des protagonistes eux-mêmes.